

De l'indépendance comme un état d'âme

Louis Caron

Numéro 86, été 1992

URI : <https://id.erudit.org/iderudit/44816ac>

[Aller au sommaire du numéro](#)

Éditeur(s)

Les Publications Québec français

ISSN

0316-2052 (imprimé)

1923-5119 (numérique)

[Découvrir la revue](#)

Citer cet article

Caron, L. (1992). De l'indépendance comme un état d'âme. *Québec français*, (86), 10–10.

BLOC-NOTES

DE L'INDÉPENDANCE COMME UN ÉTAT D'ÂME

Ni Dieu ni gouvernement. Le premier reflète, sous ses divers masques, les multiples formes du désarroi humain. Le second confirme notre incapacité à transcender nos besoins personnels et immédiats. Ensemble, Dieu et gouvernement illustrent un même malaise : notre inaptitude à vivre en harmonie dans notre jardin.

Et voici qu'on me demande ce que je pense de l'indépendance du Québec. Je la crois nécessaire, mais elle résoudra beaucoup moins de problèmes qu'on ne le présume. Car si j'accorde peu d'intérêt à la politique et au gouvernement, je ne suis pas prêt non plus à conférer à la notion d'indépendance des vertus magiques que je ne reconnais même pas à Dieu. Il n'est pas inintéressant toutefois d'en examiner le concept à la lumière de nos circonstances particulières. Mais voyons d'abord où en est le monde.

L'indépendance des nations s'est accomplie dans la deuxième partie du siècle dernier, avec des débordements sur la première moitié de celui-ci. C'est chose faite à peu près partout. Les pays qui l'avaient perdue aux mains de voisins belliqueux ou totalitaires la retrouvent par la force des choses. Car depuis la nuit des temps, une seule considération règle le cours de la planète et c'est l'économie.

Or, avec la disparition de l'économie coloniale, et l'empire soviétique était-il autre chose qu'une forme déviante d'empire économique colonial, la question des indépendances ne se pose plus. Et je constate que les dirigeants des nations sont prêts à sacrifier beaucoup de ce qui a fait la force et le particularisme de chacune pour jouer de la caisse enregistreuse dans l'orchestre mondial.

Je le redis, en cette fin de vingtième siècle, la planète est devenue une vaste surface commerciale où les satellites de communication jouent le rôle de feux de circulation. Michael Jackson et Madonna, U2 et Metallica font plus pour modeler les consciences des générations montantes que toutes les écoles. Ceux qui sont privés des lumières des vidéo-clips y aspirent. Nous avons découvert par l'absurde, à l'occasion d'un trou dans la couche d'ozone, que nos particularismes s'effacent devant deux impératifs : le dollar et notre survie. Cette dernière est d'ailleurs dépendante de l'abondance des premiers. Les pays pauvres ne consentiront aux sacrifices nécessaires à notre survie planétaire que si nous leur permettons d'accéder à notre niveau de vie. Sinon, ils laisseront couler le navire par dépit.

Dans ce contexte, nous avons l'air de beaux innocents à nous poser la question de notre indépendance en cette fin de vingtième siècle. Dorénavant, il sera toujours trop tard. nous avons manqué le bateau à trop de reprises. Je ne vous ferai pas l'injure de les énumérer.

Et même s'il était encore possible d'accéder à notre indépendance, quelle importance faudrait-il lui accorder ? Je ne veux cacher à personne le fait que je ne reconnais pas à l'état d'indépendance des vertus curatives à nos maux. Non, voyez-vous, pour moi l'indépendance, c'est d'abord et avant tout un état d'âme qui précède le fait. Et souvent je me dis que l'indépendance ne saurait qu'être la conséquence d'une tournure d'esprit que nous aurions déjà acquise.

Ayant affirmé que je ne plaçais pas la politique en haut de l'échelle de l'activité humaine, il me reste à être cohérent avec moi-même et privilégier les valeurs individuelles qui elles seules, à mon point de vue, peuvent changer les choses. Rappelez-vous, ce sont les valeurs individuelles qui ont mené simultanément et parallèlement à l'édification de l'empire économique et culturel américain et à la chute de l'empire soviétique. Les valeurs individuelles. Lesquelles ?

Faute de m'appuyer sur Dieu et le premier ministre, je me fonde sur moi-même. Cela s'appelle la responsabilité. Je vois dans cette disposition de l'être humain l'expression de ce que nous sommes de plus grand. Se responsabiliser, c'est tenir debout. Et se tenir debout c'est déjà accéder à une première forme d'indépendance.

Je nous veux aussi beaucoup d'ambition, mais ce type qui fait grandir en entraînant les autres. Les ombrageux tuent la forêt. Enfin, je réclame un réalisme à toute épreuve. Ma femme m'a appris à ne pas dépenser plus que je ne possède. Je lui dois de vivre dans une relative aisance.

On voit que je procède à l'inverse de la démarche commune. Je ne brandis pas l'indépendance politique comme un drapeau. Je la laisse sourdre de l'intérieur de chacun de nous comme une eau. Nous harnachons cette indépendance intérieure. Nous savons le faire.

Pour y parvenir cependant, il faut du temps. Les tomates d'hiver mûries en serre puis dans les camions qui les apportent du Mexique et de Californie n'ont ni saveur ni valeur nutritive. Je nous veux une indépendance mûre à point.

En attendant ? Rien ne saurait être pire que ce ne l'est présentement. Et je vous assure que je ne me fatiguerai pas de rayonner autour de moi les vertus de responsabilité, d'ambition et de réalisme que je réclame. À terme, que nous accédions à l'indépendance ou pas, nous y aurons tous gagné. Car l'indépendance sans les dispositions d'âme que je viens d'énumérer ne vaudrait pas davantage que celle de nombreux pays que je n'envie pas.

*Louis Caron est écrivain.